

MATHIAS ENARD, PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Un pont entre deux rêves

Il faudrait peut-être commencer le dernier roman de Mathias Énard par la «note» justificative qui le clôt, et y relever quelques mots-clés ayant servi d'ingrédients ou d'épices au récit : invitation de sultan, lettres de Michel-Ange, esquisse d'un pont (attribuée au précédent), dague de Damas exposée au palais de Topkapi, biographie d'un poète turc, et même tremblement de terre ayant ravagé Constantinople en 1509. Cet inventaire, orientaliste comme récolté dans un bazar, et ayant pour dais un titre emprunté à Kipling : *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, est souligné d'un curieux avis/aveu de l'auteur : «pour le reste, on n'en sait rien»...

Mathias Énard est lauréat du 25^e prix du livre en Poitou-Charentes et de la Voix des lecteurs pour *Parle-lui de batailles, de rois et d'éléphants* (Actes Sud, 2010).

Ce qui n'autorisait pas pour autant le maquettiste de la couverture à poser en frontispice une *skyline* brumeuse où l'on devine l'ombre bleue de la Mosquée supposée de même couleur (Sultanahmet Camii). Elle date des années 1610-1616, alors que le roman situe son action un siècle plus tôt ! Mathias Énard le sait et le dit, lui qui est par cœur et/ou par érudition à la fois niortais, persan, arabe, barcelonais et, qui sait ?, «ottomanisé» par la cité du

Bosphore qui n'est alors plus Byzance, mais pas encore Istanbul.

Dans les silences généreusement laissés par les documents disparates et l'historiographie, comme des cris de mouettes perdus dans le vent entre les chants de muezzin, Mathias Énard propose donc l'histoire de deux hommes : l'un florentin, l'autre plus albanais qu'ottoman. À ma gauche, Michelangelo Buonarroti (Michel-Ange), invité par Bajazet II (Beyazit) afin de construire un pont sur la Corne d'Or, dont Leonardo (Vinci) avait auparavant refusé la mission ; à ma droite, Mesihî (dit de Pristina), lettré arborant «un visage d'ange, un regard sombre, un sourire sincère». Entre le sculpteur et le poète se développe plus qu'une amitié, une parade faite de mots frustrés, d'admiration généreuse, de regards désirants. Transcendant ce duo, un autre pont s'arc-boute, virtuel celui-ci (quoique l'autre...), entre deux cultures et, sur chacun des quais, rôdent l'intelligence exacerbée, la manie du secret, la gourmandise des saveurs, le sexe rétribué, la passion violente.

Les nuits de Constantinople, où ne se découpent pas encore les minarets qui

en illuminent aujourd'hui les rives, ne manquent ni des accords du luth que Michel-Ange ne sait pas appeler *oud*, ni des yeux ensorcelants d'une danseuse andalouse dans quelque taverne enfumée et interlope, ni d'un assassinat. On a comparé ce livre à l'autre pont qui naissait alors, celui de Maylis de Kerangal (*Verticales*, 2010), mais orgueilleusement californien et où l'on boit du coca-cola plutôt que du raki. N'est-ce pas vers Nedim Gürsel qu'il eût été intéressant de chercher des liens ? Dans *Les Turbans de Venise* (Seuil, 2001), il avait entrepris de conter la venue à Constantinople d'un autre artiste italien commandité par un autre sultan (Mehmet II) : Gentile Bellini, peintre vénitien qui mourut vers 1507, quand justement commence cette histoire, nourrie de psychologie et de subtile méditation.

Il flotte sous la plume presque chuchotante de Mathias Énard un peu de cet entre-deux inséré entre nostalgie individuelle et mélancolie collective qu'Orhan Pamuk (dans *Istanbul*, Gallimard, 2007) nomme *hüzün*, sentiment de manque et de tristesse qu'il diagnostique pour l'un des caractères propres de cette ville où tout est ambivalence, interstice et défi. Dans les riens si fertiles à tout romancier, de la dague au séisme, des palais dorés aux tapis-francs douteux, le vraisemblable fricote avec le vrai, l'aube qui balbutie défie la nuit qui geint. Voilà qui nous reconduit à la phrase initiale de cette fiction attachante : «La nuit ne communique pas avec le jour. Elle y brûle.» Elle s'y brûle, en effet, comme la vérité, comme la liberté des artistes...

Alain Quella-Villéger

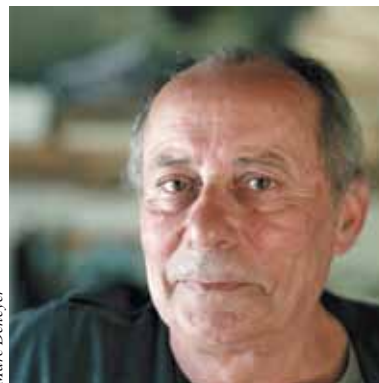
CLAUDE MARGAT

Regard au fond

Deux livres de Claude Margat parus fin 2011 révèlent deux faces, ou deux états, d'un écrivain qui, le plus souvent, arpente la nature, la hume, la saisit, la peint. C'est son côté zen, capter l'instant, dire la beauté du sentiment d'exister. Le poète dans la lumière, le poème pour voir, pour augmenter notre champ de perception. Lire *Matin de silence*. Exemple :

*la naissance du poème
ressemble à l'argent de l'écaille
qui dans la nuit répond
au miroir de la lune
etnage dans l'ombre noire du ciel immense*

Ce recueil est préfacé par Bernard Noël avec qui Claude Margat a publié un livre d'entretiens aux Éditions libertaires (*Questions de mots*, 2009) et ce *Divin capital* qui fait frémir. On ne peut s'empêcher de penser aux 120 journées du «divin marquis». Serait-ce le stade ultime du capitalisme ? On devine le rire



Marc Deneyer

sardonique de Claude Margat. Quand tout a été démantelé, exploité, ravagé, quand toute forme de culture a été éradiquée, il reste encore l'ivresse de faire souffrir. Et pour les autres : vivre dans l'humiliation permanente. Par instinct de survie, les derniers hommes s'entassent dans un immeuble aux règles ignobles où la moindre miette se négocie. Métaphore d'une société du chacun pour soi. Infernal.

J.-L. T.

Matin de silence, L'Escampette éditions, 90 p., 13 €, *Divin capital*, les Éditions libertaires, 88 p., 5 €

À PARAÎTRE

Aux éditions **Le temps qu'il fait** : *Le voyageur attardé*, récits de Sylvie Doizelet (104 p., 14 €), *Le très vieux temps*, poèmes de Jean-Claude Pirotte (200 p., 18 €).
À l'Escampette : *Avril en octobre*, nouvelles de Jean-Paul Chabrier (17 €), *Entre deux mots la nuit*, récit de Georges Bonnet (14 €).

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions **Les carnets du dessert de lune** : *Les âmes petites*, poésies de Véronique Joyaux (68 p., 11 €), *Carnet de têtes d'épingles*, proses de Jean-Claude Martin, dessins de Claudine Goux (104 p., 12 €).